

MICHEL DE GHELDERODE

THÉÂTRE

IV

UN SOIR DE PITIÉ — DON JUAN
LE CLUB DES MENTEURS
LES VIEILLARDS — MARIE LA MISÉRABLE
MASQUES OSTENDAIS

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Théâtre

TOME I : Hop Signor ! — Escorial — Sire Halewyn — Magie rouge —
Mademoiselle Jaïre — Fastes d'enfer.

TOME II : Le Cavalier bizarre — La Balade du grand macabre — Trois
acteurs, un drame — Christophe Colomb — Les Femmes au tombeau
— La farce des ténébreux.

TOME III : La Pie sur le gibet — Pantagleize — D'un diable qui prêcha
merveilles — Sortie de l'acteur — L'École des bouffons.

TOME IV : Un Soir de pitié — Don Juan — Le Club des menteurs — Les
Vieillards — Marie la misérable — Masques ostendais.

TOME V : Le Soleil se couche... — Les Aveugles — Barabbas — Le
Ménage de Caroline — La Mort du docteur Faust — Adrian et Juse-
mina — Piet Bouteille.

TOME VI : Le Sommeil de la raison — Le Perroquet de Charles Quint —
Le Singulier trépas de Messire Ulenspiegel — La Folie d'Hugo van der
Goes — La Grande tentation de Saint Antoine — Noyade des songes.

LA BALADE DU GRAND MACABRE (extrait du « Théâtre »,
tome II). *Édition établie, présentée et annotée par Jacqueline Blancart
Cassou. Préface de Guy Goffette (« Folio théâtre », n° 79).*

THÉÂTRE IV

MICHEL DE GHELDERODE

THÉÂTRE IV

UN SOIR DE PITIÉ

DON JUAN

LE CLUB DES MENTEURS

LES VIEILLARDS

MARIE LA MISÉRABLE

MASQUES OSTENDAIS

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1955.*

Extrait de la publication

UN SOIR DE PITIÉ

un acte

PERSONNAGES

BACCHUS.

LA FEMME.

LE SOLDAT.

LE FORAIN.

LE MASQUE FLEURI.

LE MASQUE AU NEZ ARDENT.

LE MASQUE TREMBLEUR.

LE MASQUE A LA TROMPETTE.

LE MASQUE DE LA MORT DE GALA.

La voix du chanteur nocturne.

DÉCOR

Un cabaret pauvre en banlieue. Le comptoir à droite. Un banc à gauche. Quelques tables et chaises. Des affiches souillées aux murailles lépreuses. La vitrine et la porte, donnant sur la rue, occupent tout le fond. Une flamme de gaz : c'est la nuit.

La vitrine du cabaret s'allume parfois aux feux d'un petit moulin tournant en face, dans la rue. Cette roue lumineuse constitue l'accompagnement du drame, à quoi s'ajoute la musique lamentante d'un orgue menu moulant des airs démodés — reflets et sons déchiquetés par le vent et parvenant à travers les mailles de la pluie. Dans la salle, le soldat, boueux, dort, effondré sur une table. Bacchus, le patron du lieu, gros homme doux, moustachu et congestionné, aligne obstinément des bouteilles sur le comptoir.

LA VOIX DU CHANTEUR NOCTURNE :

« Ohé ! Il pleut des baisers.
Beaux innocents, où est la lune ?
La dernière lanterne s'allume.
Ohé ! il pleut des baisers.
J'ai perdu mon cœur dans la rue.
A l'égout s'en vont mes baisers.
Beaux innocents, je me pendrai
A la lanterne qui s'allume... »

BACCHUS *a écouté la voix ; il va à la porte.* —
L'homme aux baisers ? La nuit sera longue. Chan-
teras-tu jusqu'à demain ? Viens boire ? (*Un silence.*)
Hé, chanteur ? C'est la dixième fois que tu passes,
et ta chanson est plus morne, chaque fois. Te pen-
dras-tu comme tu l'annonces ? Viens boire d'abord ?
C'est moi, Bacchus qui te convie. On boit pour rien
chez moi, cette nuit !

LA VOIX DU CHANTEUR NOCTURNE. — Lune...

BACCHUS. — Tu retrouveras la lune, tes baisers,
tes amours dans mon alcool ! Hé ! mon alcool est
couleur de lune, il brûle comme le baiser, et laisse

l'amertume des amours. Je sais ça. Je n'ai jamais été saoul, et je me nomme Bacchus ! C'est mon souci. A chacun le sien, pas vrai ? Viens boire ? A mon comptoir, les hommes sont des frères. (*Silence. Il ferme la porte, revient à ses bouteilles et se verse à boire.*) Bacchus, misérable Bacchus, jamais tu ne seras ivre ! Heureux les hommes qui se retrouvent à mon comptoir. Venez tous ! C'en est fini de moi, le Bacchus sans ivresse. J'ai contemplé le délire, l'extase, la colère, l'espérance des pauvres hommes à mon comptoir, mais je n'ai pu partager leurs visions, leurs passions. (*Il boit.*) L'alcool devrait avoir le même goût pour le cabaretier que pour l'ivrogne. Il suffit qu'ils y trempent, les buveurs, leurs lèvres brûlées, pour qu'en jaillisse leur vie, mensongère ou véridique. Bacchus ne raconte pas sa vie. Il n'a pas de vie. Il n'a qu'une histoire confuse, pleine de fumées. Et s'il veut la conter, l'ivrogne se récrie, ha ! Car son histoire à lui, sa vie, est autrement extraordinaire ! (*Il va chez le soldat.*) Soldat ? Bois encore. C'est gratis. Tu es un vrai client de Bacchus, toi ! Bois, tu dormiras mieux.

LE SOLDAT. — Quoi ?

BACCHUS. — Bois, je te dis !

LE SOLDAT. — Quelle heure ?

BACCHUS. — Jamais d'heure, ici. Tard, peut-être. Rentre.

LE SOLDAT. — Non.

BACCHUS. — Pourquoi ?

LE SOLDAT. — Je ne sais pas. J'ai sommeil.

BACCHUS. — On te punira.

LE SOLDAT. — Je m'en fous !

BACCHUS. — Es-tu un révolté ?

LE SOLDAT. — Je ne sais pas.

BACCHUS. — Tu en es un. A quoi bon ? Es-tu malheureux ?

LE SOLDAT. — Je ne sais pas.

BACCHUS. — Bois ! Tu me raconteras ta vie.

LE SOLDAT. — Je n'ai rien à raconter, je suis soldat, c'est tout !

BACCHUS. — Voilà bien le premier qui ne veut pas raconter sa vie ! Attends ! Demain, tu auras une vie à raconter, car tu seras porté déserteur, et ta vie commencera. Bois ! Je vais te confier la mienne ; pas ma vie, mon histoire.

LE SOLDAT, *qui se recouche sur la table.* — Quelle heure ?

BACCHUS. — Je ne suis pas un cabaretier, je suis un artiste, ou quelqu'un dans ce genre. Ecoute. Né sur la paille, j'ai d'abord lavé des assiettes, puis je suis devenu garçon de café, puis gérant. Et, un jour, propriétaire d'un hôtel, d'un palace, en ville. Il existe toujours. (*Pensif.*) Je m'appelle Bacchus !

Il révasse. Le forain entre, sorte de brute barbue en jersey, et va directement au comptoir.

LE FORAIN. — Bacchus ? Soif !

BACCHUS, *au comptoir.* — Et ton moulin ?

LE FORAIN. — Il tourne tout seul. Le vent le pousse.

BACCHUS. — Tu tournes aussi.

LE FORAIN. — Oui, saoul de tourner toujours avec mon moulin. Mon moulin, il ne boit pas, et il est saoul, il chante !

BACCHUS. — Ha certes ! Il y a des jours, des nuits, des années que tu tournes. Sais-tu pourquoi ? Les enfants ne viennent jamais dans cette banlieue lointaine. Pourquoi tournes-tu dès lors ?

LE FORAIN. — Pour venir boire, ici. (*Il réfléchit,*

péniblement.) Dans le temps, il y avait des enfants.

BACCHUS. — Dans le temps, j'étais riche. Propriétaire d'un palace. Est-ce que ça dure ? Etre riche, c'est un métier à part. Alors, tu demandes ? Je suis redevenu gérant. Puis, garçon de café. Et puis, dans les caves, j'ai retrouvé l'eau de vaisselle, les assiettes. Maintenant ? Je vends de l'alcool aux rouliers, loin de la ville. Bah non ! il ne vient même plus de rouliers ! Et bientôt, je ne serai plus rien, pas même patron de cabaret, pas même client, pas même ivrogne. Pas même ivrogne entends-tu, malgré mon nom ! (*Il désigne les bouteilles.*) Quand elles seront vidées, tout sera fini ; je ne verserai plus à boire, et je n'aurai jamais été ivre. Bois, forain ! C'est la dernière nuit, chez Bacchus, et c'est gratuit.

LE FORAIN *boit*. — Heu ! (*et sort.*) Mon moulin s'est arrêté !

BACCHUS. — Les petits enfants de naguère ? Ils sont morts, ou devenus des hommes comme nous, des ivrognes. Ils viennent boire ! (*Le moulin tourne dans la vitrine. Bacchus regarde les lueurs qui s'éclipsent et renaissent.*) C'est fête dans la banlieue, paraît-il, cette nuit. Il n'y a pas si longtemps, une vieille route titubante passait devant mon cabaret ; beaucoup de passants entraient chez Bacchus et Bacchus était heureux. On a tracé une autre route, plus loin, toute droite. La vieille route est délaissée. Et ceux qui viennent encore boire chez Bacchus sont bien les derniers ivrognes, qui vivent hors du réel et des routes, semblables à des anges. Parfois, ils sourient, à d'autres anges ou à des esprits qu'ils sont les seuls à voir. C'est leur secret. Mais le plus souvent, ils pleurent, sur quoi ? Un ciel perdu, le monde, eux-mêmes ou rien du tout ?

Il médite. Le silence.

LA VOIX DU CHANTEUR NOCTURNE :

« Beaux innocents, il pleut des baisers,
Tous les baisers du ciel et de la terre,
Et les baisers vont à la mer.
Il fait tard pour souffrir,
Il est l'heure de dormir :
Votre cœur est lourd et la nuit est amère.

Un silence.

Tous les chagrins vont à la mer... »

BACCHUS. — Il repasse encore. Il ne s'est pas pendu ? Il ne se pendra pas, trop heureux de pouvoir chanter sa peine ! (*Il va à la porte.*) Chanteur ? (*Silence.*) Il n'entend rien, il est ivre, et pourtant, il n'a pas bu mon alcool.

LE SOLDAT, *réveillé.* — Qui a chanté ?

BACCHUS. — Quelqu'un qui divague et ne boit pas.

LE SOLDAT. — Des baisers, qu'il chantait ? Nom de Dieu ! (*Farouche.*) Moi, c'est pour une femme. Tu saisis ?

BACCHUS. — C'est toujours pour une femme. Et les femmes ? c'est toujours pour un homme. Mais toi, soldat, c'est pour la Patrie.

LE SOLDAT, *debout.* — C'est pour quoi ? Répète ?

BACCHUS. — Ne te fâche pas, soldat. Tu as un destin, un fichu destin, et tu possèdes plus qu'un mort, car les morts n'ont pas de destin, eux. C'est ce que je me dis en regardant passer les corbillards. Il n'y a plus guère que des corbillards qui passent sur la vieille route en méandres : c'est qu'ils ont du temps à perdre ! Hélas, les morts n'ont plus soif et ne racontent pas leur vie. Mais les corbillards vides ont soif. Seulement, ils ne repassent pas chez moi. Là-bas, c'est le cimetière. Et tout autour, on a construit des maisons énormes, des casernes, pour

les ménages pauvres, avec une vue sur le cimetière. C'est grande fête, cette nuit. Les ouvriers inaugurent leurs maisons. Ils font un bal masqué et travesti. Entends-tu ça ? ils crèvent de faim et ils dansent ! Ce qui fait dire à leur député : braves gens ! Pas si sûr ! Si encore, ils buvaient ! Soldat, es-tu saoul ?

LE SOLDAT. — Je suis triste.

BACCHUS. — Pourquoi ?

LE SOLDAT. — Je ne sais pas.

BACCHUS. — Bacchus n'est jamais triste, ni gai non plus. C'est ennuyeux. Comment est-ce, comment ça vient-il, quand tu es triste ?

LE SOLDAT. — Je ne sais pas.

BACCHUS. — Tu es triste parce que tu n'es pas saoul. Bois, c'est le vrai Bacchus qui régale. (*Il remplit les verres.*) Si l'univers entier était saoul, personne au monde ne serait triste. (*Il réfléchit.*) Mais il ne faudrait pas que l'univers dessoulât ! (*Confidentiel.*) J'ai vu à mon comptoir les hommes les plus étranges, instruits, qui savaient l'essentiel de toute chose et qui buvaient pour oublier cela. (*Il se promène dans le cabaret.*) Je voudrais qu'il y en eût beaucoup ce soir, des ivrognes. Des foules. Les plus recuits et les plus tendres. C'est bien ma dernière nuit ! Tu as raison de demeurer ici, militaire. Jamais plus tu ne boiras comme cette nuit ! C'est la fête dans le faubourg, en plus. Si tu faisais du bruit ? Ça les ferait accourir, les autres. Qui ? Les autres, oui. Casse des verres, des bouteilles. C'en est tout de même fini, mais je voudrais finir par un triomphe.

LE SOLDAT, inquiet. — On chante quelque part.

BACCHUS. — C'est un fantôme mélodieux. Sait-on qui rôde dans une banlieue, près d'un cimetière ? Veux-tu pas chanter aussi ? Autrefois, dans mon palace, se balançaient des tziganes à vestes rouges. Je

préfère la rauque chanson des ivrognes. Ils chantent faux mais c'est plus poignant, ils savent les plus belles chansons d'amour.

La porte s'ouvre. Lentement, la femme entre, trempée de pluie. Elle tient un enfant enroulé dans son tablier.

LE SOLDAT. — Ho ! une femme.

BACCHUS. — C'est la sainte qui protège la banlieue. Et son enfant, le plus extraordinaire qui soit ! Elle vient boire.

LA FEMME. — Bonsoir, Bacchus.

BACCHUS. — Quelle nouvelle ?

LA FEMME. — Il pleut.

BACCHUS, *versant*. — Voici ton verre. Tu redeviens jolie ? Plus tu es crottée, plus jolie tu es ! As-tu vu la fête ?

LA FEMME. — Oui. Il y a beaucoup d'hommes.

BACCHUS. — Ici, il y a un militaire en détresse. L'aimeras-tu ?

La femme considère le soldat et rit hypocritement.

LA FEMME. — Vous dites ? Il y a dans les rues quelqu'un qui chante.

BACCHUS. — Réponds ? Aimeras-tu le militaire ? Il est digne de toi. C'est un déserteur.

— LA FEMME. — Je n'aimerai personne, j'ai mon enfant.

BACCHUS. — Pas encore réveillé, ton enfant ? Depuis combien des ans reste-t-il petit, garde-t-il les yeux clos ?

LA FEMME, *vers la vitrine*. — Pourquoi le moulin ne tourne-t-il plus ?

BACCHUS. — C'est un enfant sage, oui, on le sait.

LA FEMME, *agressive*. — Vous me plaignez ?

BACCHUS. — Je ne vous plains pas. Je dis que c'est un enfant sage.

LE SOLDAT, *près de la femme*. — Petit bougre, hé !

LA FEMME *tend l'enfant au soldat*. — L'avez-vous bien regardé ?

LE SOLDAT *prend l'enfant et le berce*. — Pas difficile... (*Il examine l'enfant et, brusquement, le remet à la femme.*) Il est blanc. Il est mort.

LA FEMME. — Ne dites pas ça ! C'est un enfant sage.

BACCHUS, *intervenant*. — Un petit verre, soldat ? La nuit avance. Cette nuit, tu le sais, c'est le triomphe de Bacchus ! Et jamais, il n'a fait si morne, si obscur.

LE SOLDAT. — Je vais partir.

BACCHUS. — Reste encore. On t'a porté manquant à l'appel. J'ai de l'alcool de réserve, et tu n'es pas saoul. Es-tu saoul ?

LE SOLDAT. — Non.

BACCHUS. — Bois !

LA FEMME. — J'entends une trompette.

BACCHUS. — Toi, tu passes ton temps à écouter, et tu entends des choses que personne d'autre ne perçoit.

LA FEMME. — Est-ce ma faute ? Ce soir, j'entendais chanter un homme, le long du cimetière. Après, j'ai vu de la fumée rouge et des flammes. C'était du côté des grandes maisons d'ouvriers, du côté de la fête. Mon enfant s'est mis à gémir.

LE SOLDAT. — Femme, vous aimez le malheur.

BACCHUS. — Vrai ! Mieux vaut qu'elle boive. Elle racontera sa vie. (*Coup de trompette dans la banlieue. Une rumeur.*) Vous ne remarquez pas que le faubourg s'offre une fête ? Buvons à l'incendie !

LA FEMME. — J'entends chanter. Taisez-vous !

MICHEL DE GHELDERODE

Théâtre, IV

L'unité du théâtre de Michel de Ghelderode est dans son ton, à la fois truculent et prophétique, comique et désespéré, plein d'images sombres et violentes. Dans ce quatrième tome, il évoque notre temps, le XX^e siècle, aussi fortement que la Flandre médiévale ou renaissante.

Le passé apparaît dans ce volume en plusieurs endroits : d'abord dans le grand « mystère » de *Marie la misérable*, qui fut créé en 1952 sur le parvis de l'église de Woluwe-Saint-Lambert-lez-Bruxelles, et dont l'action, toute sainte et toute mystérieuse, se situe en 1302 ; on le voit aussi, mais sous forme de travesti de carnaval, dans *Don Juan*, drame sur la séduction, la beauté et leur dérision. Enfin le passé se manifeste plus subtilement dans des pièces comme *Les Vieillards* et *Le Club des menteurs* qui, par leur simplicité, leurs moralités éclatantes font songer au grand théâtre d'autrefois.

Le recueil se clôt par une pantomime, *Masques ostendais*. Inspiré du carnaval d'Ostende et suggéré par certaines toiles de James Ensor, ce morceau, dit l'auteur, « constitue un essai de réhabilitation d'un genre oublié et injustement dédaigné ».

nrf



9 782070 227440



55-XI A 22744 ISBN 2-07-022744-8

Extrait de la publication